

Le faubourg des années folles

René Bureau

Volume 3, numéro 1, printemps 1987

Saint-Jean-Baptiste : la paroisse, le quartier, le faubourg

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bureau, R. (1987). Le faubourg des années folles. *Cap-aux-Diamants*, 3(1), 61–64.



Maisons de la rue Saint-Olivier, près de la rue Racine.
(Dessin: Sylvie Bouffard, 1985).

LE FAUBOURG DES ANNÉES FOLLES

par René Bureau*

Même si j'ai quitté la paroisse Saint-Jean-Baptiste depuis bon nombre d'années, j'y suis toujours resté attaché de cœur et d'esprit. Ma famille a habité tour à tour les rues Saint-Jean, Latourelle, Sainte-Claire, Saint-Olivier et Lockwell.

Une ligne frontière imaginaire divisait la paroisse en deux parties. Tous s'accordaient à faire passer cette ligne juste au milieu de la rue Saint-Jean, formant ainsi la partie haute du faubourg où demeuraient les «snobs» et la partie basse réservée aux gens «ordinaires», constituant la classe ouvrière et incluant les petits marchands. Cependant, on plaçait facilement les résidents de la rue Saint-Jean parmi ceux du groupe d'en haut. De la partie basse de la paroisse, ma famille est passée sur la rue Lockwell en 1927.

La guerre des boutons

En 1925, la plupart des rues étaient couvertes de pavés sauf quelques-unes, comme la rue Lavi-

gueur. Vers la même époque, il y avait quelques trottoirs de bois bordant certaines rues. Les automobiles, peu nombreuses, ne circulaient que durant l'été; les crevaisons étaient fréquentes à cause de la mauvaise qualité des pneus. Les voitures à traction animale dominaient en nombre. On pouvait voir des lampes à arc éclairant les rues et les tramways électriques ainsi que les «chairs observatoires» circuler sur les artères principales. Tout allait bien en été. Vu l'abondance de la neige en hiver, des équipes d'hommes, utilisant des grattes en bois tirées par des chevaux, accumulaient tout en bordure des trottoirs. D'autres employaient des pelles et des ramasseuses à bascule. Au printemps, des grattes en métal à tranches dentelées levaient la glace épaisse sur les trottoirs et dans les rues. Des tombereaux à bascule, à traction animale, transportaient la neige souvent vers des «man's holes» situés à certains

* Conservateur retraité du Musée de Géologie, Université Laval



Char observatoire tel que l'on en voyait sur la rue Saint-Jean. (Carte postale, collection Yves Beauregard).

coins de rues, le tout gagnant ensuite le fleuve par un réseau de tuyaux souterrains.

Les artères où passaient les tramways avaient la priorité pour le nettoyage, à cause du transport en commun très utilisé. Un tramway spécial muni d'un gros rouleau à l'avant, fait de milliers de joncs bien serrés, nettoyait à fond les rails. Les écoliers, récupérant les joncs détachés parfois de ce rouleau, s'en servaient pour faire sauter les boutons des paletots de leurs camarades — une vraie guerre des boutons — et ceux qui cherchaient à se protéger, se faisaient rabattre le coup de jonc sur les doigts. Tout cela se faisant au désespoir des mères qui devaient remplacer des boutons chaque jour.

Dans certaines rues moins prioritaires, la neige s'accumulait sur place et un rouleau compresseur, lourdement chargé et tiré par des chevaux, tassait la neige, permettant aux voitures à traction animale de circuler en surface. Le printemps, cependant, les choses se compliquaient un peu! La rue Sainte-Claire devenait pour nous un terrain de jeux. Nous faisons parfois de joyeuses glissades en traîne ou en traîneau depuis la rue Saint-Jean jusqu'à la rue Saint-Réal, près de l'escalier de fer et la falaise surplombant la partie basse de la ville.

Photographie illustrant les banneaux utilisés pour ramasser la neige. (Carte postale, collection Yves Beauregard).



Veaux, vaches, chevaux . . .

La plupart des postes de commerce occupaient des coins de rues. On se faisait concurrence tout en se partageant une clientèle à revenus modestes. Tous les métiers et professions étaient représentés dans la paroisse.

Il y avait un grand nombre d'écuries pour abriter les chevaux. Les laitiers, pour leur part, conduisaient leurs troupeaux de vaches à travers les rues, assez tôt à la fin du printemps, en direction des champs de pacage situés à Sainte-Foy. À l'automne, ces animaux étaient ramenés dans la paroisse et gardés dans de vastes écuries.

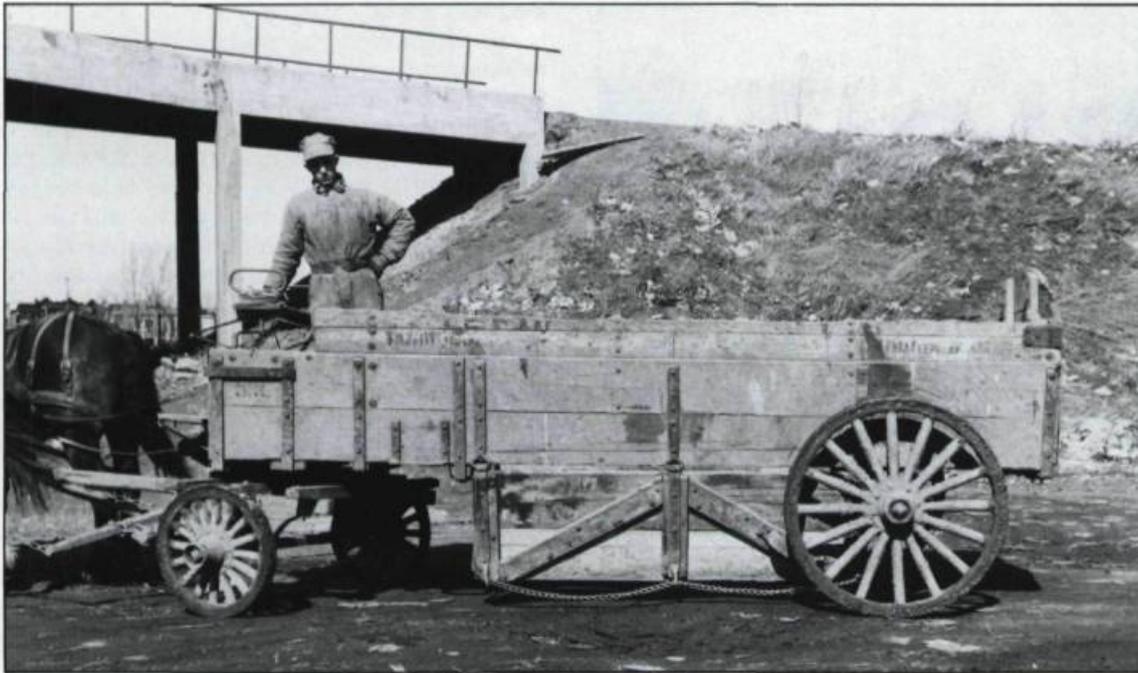
Sur la rue Richelieu, entre Sainte-Claire et Sainte-Marie, se trouvait un poste de pompiers. Le tocsin sonnait au clocher de l'église lors des incendies. Il y avait dans chaque demeure une liste de numéros des boîtes d'alarmes affichées sur un mur et, selon le signal donné par le tocsin, on était rapidement renseigné sur l'endroit où avait lieu un sinistre. Les jeunes, qui étaient aux aguets, arrivaient souvent avant les pompiers au point indiqué.

La rue Saint-Jean, évidemment le centre d'intérêt pour les paroissiens, était fort achalandée, le samedi surtout, et les magasins bien fréquentés. Quel beau chapitre d'histoire on pourrait écrire sur les commerces de l'époque qui florissaient tous dans ce secteur de la paroisse. C'était aussi l'occasion pour garçons et filles de se rencontrer.

Sous les manteaux

Voici un sujet que ceux de mon âge ont bien connu mais dont chacun évite de parler. Les maisons n'étaient pas toutes confortables en hiver. Le système de chauffage central n'existait pas dans tous les logis. La plupart étaient chauffés au charbon ou au bois. Il se vendait des sacs de charbon de bois pour aider à l'allumage des poêles et fournaies. On trouvait aussi des poêles à gaz dans bon nombre d'endroits. L'isolation des maisons laissant à désirer, on calfeutrait les fenêtres avec de la ouate ou des bandes de coton. Chez nous, alors que nous habitions au 22 de la rue Sainte-Claire, ma mère nous gardait «*tout habillés*» dans la maison. Nous prenions plaisir à courir sur les pré-larts soulevés par l'air frais qui venait de l'extérieur en passant sous les plinthes. Pour la nuit, on empilait sur nos lits des couvertures de laine et des paletots d'hiver pour nous garder au chaud.

Comme nous étions plutôt pauvres, le charbon et le bois se faisaient rares dans la cave. Il n'est pas surprenant que nous ayons été enrhumés souvent. On nous soignait alors d'une façon originale: les pieds trempés dans un bassin d'eau chaude additionnée de moutarde forte. Si le



Véhicule servant à la cueillette des ordures accumulées durant l'hiver dans les arrières-cours. (Archives de la ville de Québec).

rhume persistait, on nous appliquait une «mouche» ou couche de moutarde étendue sur un papier brun et placée soit sur la poitrine ou sur le dos, ce qui constituait une sorte de cataplasme efficace. Parfois, on nous badigeonnait le haut du corps avec de la teinture d'iode forte et nous changions ainsi de peau à quelques reprises durant l'hiver. Cette iode avait comme effet de faire sécher l'épiderme qui se détachait ensuite en fins lambeaux.

La tuberculose faisait des ravages dans la province. Dans la paroisse, plusieurs en étaient atteints, et se retrouvaient à l'Hôpital Laval, à Sainte-Foy, toujours rempli à capacité. Il fallut attendre la découverte de la streptomycine, en 1944, pour que l'on vienne à bout du bacille de cette maladie, considérée par plusieurs comme honteuse. On s'éloignait de ceux qui en souffraient. Après cette victoire de la médecine, les sanatoriums se sont vidés graduellement.

Trois fléaux: les poux, les punaises et les rats

Dans son livre *Ils se sont connus à Llow*, Alice Parizeau pose la question suivante: «Existe-t-il vraiment un pays au monde où il n'y a pas de poux?» A ma connaissance, il s'en trouve partout des poux; ils constituent un fléau universellement connu. Une autre phrase tirée du même livre décrit bien ce que ceux de ma génération ont ressenti au contact de ces êtres détestables qui ont hanté notre jeunesse: «Il me semble, dit l'auteure, que les poux sont partout, dans ses cheveux, sur son corps et dans chaque repli de sa peau. Elle ne cesse de se gratter, d'avoir mal et de se tourner d'un côté à l'autre en essayant de s'endormir».



Rouleau avec lequel on foulait la neige. (Collection privée).

Chez nous, seuls les coups de peigne fin répétés que nous donnait notre mère parvenaient à nous débarasser de ces horribles bestioles. Agenouillés devant elle, alors qu'elle avait placé un papier journal sur son tablier, nous étions passés au peigne fin et c'était pour nous un réel plaisir que d'écraser sur nos ongles ces petites laideurs. Ces poux, nous avions l'impression de les avoir attrapés des autres, mais le contraire était possible aussi. De toute façon, tous en étaient atteints et le même manège se déroulait sans cesse dans bien des logis. Pour ce qui est des punaises, nous ne savions pas trop d'où elles venaient. Chose certaine, c'est qu'il y en avait dans la plupart des logis. Elles se tenaient de préférence dans les lits, dans les coins de sommiers et de matelas, ou encore, sous les parties décollées du papier tenture.

Jamais deux sans trois, dit le proverbe. Il y avait des rats à la grandeur de la paroisse. On en trouvait aussi dans les autres paroisses, évidemment. Là où il y a des écuries et des chevaux, il y a des

La rue Saint-Patrick sous la neige.
 (Photo: Louis-Prudent Vallée, 28 mars 1876, Archives du Séminaire de Québec, reproduction photographique: Pierre Soulard).



rats. Originant des écuries, cette vermine en arrivait à pénétrer dans les maisons. Il fallait presque toujours frapper aux portes des armoires avant de les ouvrir, si on voulait éviter qu'un rat ne nous file entre les jambes, chose qui se produisait de temps en temps et c'était alors une chasse organisée jusqu'à la capture du traître!

En plus des écuries, il se trouvait dans presque toutes les cours, de grandes boîtes faites de

madriers, surmontées de panneaux à pentures. Les voisins de cour accumulaient là leurs ordures ménagères durant tout l'hiver. Après la fonte des neiges, la ville envoyait un chariot long, à traction animale, accompagné de quelques hommes chaussés de bottes en caoutchouc. A l'aide de fourches et de pelles, ces derniers vidaient les boîtes tout en entassant les ordures nauséabondes dans la voiture recouverte ensuite d'une bâche et que l'on conduisait quelque part ailleurs non sans laisser des traces dans les rues. Le dessous de cette voiture était fait de deux grands panneaux à pentures. Rendus au dépotoir, les hommes n'avaient qu'à relâcher ces panneaux pour se débarrasser de leur charge. Au moment de vider les boîtes à ordures qui étaient dans les cours, il fallait voir les rats fuir dans toutes les directions pour gagner la plupart du temps de petits tunnels leur donnant accès aux maisons voisines. On gardait ensuite les boîtes à ordures ouvertes pour permettre à l'air et au soleil de les sécher. On imagine alors l'atmosphère dans laquelle nous étions appelés à nous amuser, nous qui n'avions comme champ d'action que la cour arrière ou la rue. Heureusement que ces différents cauchemars sont maintenant disparus, permettant aux générations actuelles qui habitent le faubourg, de vivre dans un milieu assaini. ♦



TÉLS : 524-4681-82

GÉRARD CARRIER ENR.
 BŒUCHER
 SPÉCIALITÉS: VIANDE DE CHOIX
 VIANDES DE CONGÉLATEUR

375 ST-JEAN
 QUÉBEC G1R 1N8

Michel Crête propriétaire

André Bécot

SCULPTEUR

ATELIER ET GALERIE

499 ST-JEAN QUÉBEC G1R 1P5
(418) 525-4711

- Accueil chaleureux dans une maison centenaire.
- Hébergement avec petit déjeuner copieux dans un environnement paisible et confortable.
- Vue magnifique et accès au fleuve.



Lillian Houle
 1977, chemin Royal
 St-Laurent, I.O. Qc.
 G0A 3Z0

Pour réservation:
(418) 828-9016 VISA

Une page d'histoire...

... à l'île d'Orléans